

chers que quelques herbes folles, quelques arbustes rachitiques. Nos vastes terrains agricoles dispensent ces régions de tout labeur de culture ; la bonne terre, qui abonde, fait dédaigner la mauvaise et l'ingrate....

Mais les "campes" de colons se succèdent plus rapidement ; la route traverse une étendue de bonne terre et nous sommes presque à la hauteur des Chûtes de Honfleur. Nous sommes sur un haut plateau, boisé de lourds merisiers et d'épinettes ; il y a des "brûlés" tout alentour et l'on aperçoit au loin des plaques grises qui sont des bancs de sable. "Brûlés" et sables, au pays du Lac Saint-Jean, cela veut dire que les bluets ne sont pas loin. Tiens ! ils sont même très proches, puisque les roues de notre voiture en écrasent de lourdes grappes. Nous roulons dans des confitures, et je m'imagine facilement que nous sommes à cent cinquante lieues de Québec, où l'on vend les bluets 20 sous la pinte...

Les grands arbres nous ont quittés ici et nous ne sommes plus pour ainsi dire dans la forêt ; c'est plutôt la savane ou le taillis. C'est comme une clairière qui fait s'élargir l'horizon, et le spectacle est joli au possible. On dirait un immense jardin enclos dans des murs sombres qui sont les quatre côtes de la forêt ; toute cette clairière est parsemée de petits saules nains, de mignons petits bouleaux, d'épinettes domestiques, de fougères très hautes et d'immenses "talles" de bluets. Au travers de tout cela surgissent des touffes d'"arbres Saint-Jean", de marguerites des champs, de foin follet et de moutarde. Sur le tout s'abattent des troupes de rouges-gorges qui se disputent des graines et dont plusieurs,—je laisse aux ornithologistes le soin de leur donner des noms—se régalent de bluets. Ces oiseaux crient au point que nous en sommes presque ahuris.

Jusque là, j'ai résisté à la tentation de descendre de voiture et de rester là, longtemps, au bord de la route, à écouter piailler les affreux rouges-gorge, à respirer l'odeur âcre des